

MINISTERE DE LA RECHERCHE
SCIENTIFIQUE ET TECHNIQUE

**PROPOSITION D'ORTHOGRAPHE
POUR LA LANGUE OULDEME**

William Kinnaird
Annukka Kinnaird
Oumaté Timothée
et le comité d'orthographe de la langue ouldémé

1999

SIL
B.P. 1299, Yaoundé
République du Cameroun

Ce document présente un sommaire des orthographes qui existaient avant que les présents chercheurs commencèrent leur travail, ainsi que les propositions de ces derniers, contrôllées par le Comité d'Orthographe de la Langue Ouldémé.

Tableau des matières

1.	Arrière plan	2
1.1	L'état de l'alphabétisation	3
1.2	Les trois orthographes existantes	3
1.3	Test d'orthographe	4
1.3.1	Résultats du test	5
1.4	Le comité d'orthographe.....	5
2.	L'alphabet	6
2.1	Les consonnes	6
2.2	Les voyelles.....	9
2.3	L'ordre alphabétique.....	12
2.4	Le ton.....	12
3.	Règles orthographiques	13
3.1	Remarques sur les voyelles.....	13
3.1.1	Où est-ce qu'on écrit 'u' et où est-ce qu'on écrit 'o'?	13
3.1.2	La voyelle ə épenthétique.	15
3.1.3	La marque du génitif i	16
3.2	Le ton.....	17
3.2.1	Général	17
3.2.2	Principes de l'écriture du ton	18
3.3	La division des mots	20
3.3.1	Contractions.....	21
3.3.2	Le verbe	22
3.3.3	Clitiques	22
3.3.4	Combinaisons des mots.....	24
3.4	Ponctuation.....	24
3.4.1	Citations	24
3.4.2	Majuscules	25
4.	Texte exemple.....	26
5.	Références	29

1. ARRIÈRE PLAN

Avant l'arrivée des présents chercheurs, il existait déjà au moins trois façons différentes d'écrire la langue ouldémé: deux avec une origine commune ainsi qu'un système

indépendant. 1) L'orthographe la plus ancienne et celle qui était employée le plus largement était celle de la mission catholique. Employée depuis plus de trente ans, cette orthographe avait subi beaucoup de modifications. 2) L'église protestante¹ employait, irrégulièrement, une façon d'écrire qu'on pourrait considérer comme descendant de l'orthographe de la mission catholique. 3) La linguiste française Véronique de Colombel a, pour sa part, développé un système d'écriture phonémique, fondé sur une étude systématique de la phonologie de l'ouldémé. Il y a très peu de gens qui savent utiliser cette orthographe.

Nos propres recherches ont été entreprises dans l'optique de déterminer quel était le plus fiable d'entre ces systèmes d'écriture. Une analyse de la phonologie fut effectuée d'abord, en la comparant avec les analyses précédentes (Provoost et Koulifa 1987 et de Colombel 1986). Plusieurs fois nous nous sommes entretenus avec Mlle de Colombel et des responsables de l'église catholique sur les problèmes de l'écriture. Nous avons été frappés par le désir de tous de trouver une solution à ces problèmes en cherchant ce qui serait le mieux pour les ouldémés eux mêmes.

1.1 L'état de l'alphabétisation

En ce qui concerne l'alphabétisation, la population se divise en deux groupes, à savoir les alphabétisés et les analphabètes. Le groupe d'alphabétisés comprend ceux qui savent lire le français, ceux qui savent lire le foulfouldé ainsi que ceux qui savent lire l'ouldémé. Il y a beaucoup de jeunes de l'église catholique qui ont appris la lecture et l'écriture du français à l'école publique et certains savent lire l'ouldémé aussi, mais pour la plupart ils ne parlent pas le foulfouldé. Dans l'église protestante, comme ailleurs au nord Cameroun, le foulfouldé est la langue courante. On y trouve beaucoup d'hommes, et même quelques femmes, qui n'ont jamais été à l'école et ne comprennent pas le français (bien que quelques uns, ayant travaillé en ville, aient appris à le parler un peu) mais qui sont autodidactes dans la lecture du foulfouldé. Certains d'entre eux se sont procurés les Evangiles en ouldémé édités par la mission catholique, mais la lecture de l'ouldémé s'avère difficile et ils préfèrent utiliser la bible foulfouldé. Un troisième groupe comprend quelques gens non scolarisés qui ont appris à lire uniquement en ouldémé, grâce au programme d'alphabétisation organisé par l'église catholique.

1.2 Les trois orthographes existantes

Pour la plupart, les trois orthographes sont d'accord en ce qui concerne les graphèmes employés pour les consonnes. De Colombel aimerait, pour des raisons linguistiques, éviter l'emploi des digraphes (à l'exception des consonnes labialisées *gw*, *kw* etc.) et préférerait utiliser des symboles phonétiques comme ɓ (fricative laterale sonore) et ɗ (fricative laterale sourde). Néanmoins, elle accepte les recommandations de l'Alphabet Général pour les Langues Camerounaises que, pour une orthographe pratique, ils devraient s'écrire *zl* et *sl*. Les orthographes de la mission catholique et de la mission protestante suivent elles aussi les

¹ Il n'existe qu'un petit recueil de chants, écrit d'une façon très irrégulière. Suite à la manque de connaissance de l'écriture de l'ouldémé dans l'église protestante, due à l'utilisation partout du foulfouldé, cette orthographe est très peu utilisée et ne figure pas dans la présente étude. Cela fut accepté par les protestants eux mêmes.

recommandations de l'Alphabet Camerounais mais celle des catholiques fait une distinction entre les allophones [s] et [ʃ], les représentant comme s et ŝ.

La situation est bien différente en ce qui concerne la représentation du système vocalique, surtout les voyelles postérieures. La mission catholique a, pendant beaucoup d'années, utilisé un système à six voyelles, basé sur l'analyse de Provoost et Koulifa (P&K 1987): les centraux tchadiques de base - *a* et *ə* - les antérieures - *e* [ɛ] et *i* - et les postérieures - *o* [ɔ] et *u*. Le même système était employé par la mission protestante. De Colombel, de sa part, considère que les deux voyelles postérieures *o* et *u* ne sont que des allophones des centrales *a* et *ə* et ainsi elle emploie un système à quatre voyelles: *a ə e i*.

1.3 Test d'orthographe

Bien que beaucoup de discussion aie eu lieu à propos des voyelles qu'il faudrait écrire, et que plusieurs théories différentes aient été avancées, à notre connaissance aucun test de lecture n'a été élaboré. Pour cette raison, en espérant résoudre un peu les controverses autour de l'écriture des voyelles, nous avons élaboré un programme de tests de lecture à petite échelle. Nous avons choisi 13 personnes parmi les groupes mentionnés ci-dessus. Un test d'écriture a aussi été fait avec 10 personnes, la plupart d'entre elles venant de l'église protestante.

Pour le test de lecture trois textes différents furent employés. L'orthographe catholique était représentée par un extrait des évangiles, édités par la mission et en circulation depuis plusieurs années parmi les Ouldémé, dont voici les premières lignes²:

- 1) guḃará náy asər mí Músa hám, atsatsokw, afokmá məwərege húrād age a Yézu, ahónərege: “azléhe yo, aná mərež afokmá mənzokó sifa áki dzigwed dú, mágiyá hme?” Yézu ahónərege: “á mi Músa ge dú, tepóko tǎngi may?”

Un court extrait tiré d'un des ouvrages linguistiques de Véronique de Colombel (De Colombel 1996:103ff) nous servait d'exemple de son système d'écriture phonémique. En voici quelques lignes:

- 2) “íyà féténénē dí nówàrà gwà. àsàgàlà yè ānáy zìḡ á?” “ānáy”. “wār mbə̀lè yè ānáy zìḡ á?” “ānáy” “mākéts yè ānáy zìḡ á?” “ānáy”. “mbāḡ yè dǎ āsláy kēlē?” “néndè.” “tālār má bàbá, nówàrà gwà.”

Troisièmement nous présentâmes un extrait d'un de nos propres contes élicités, écrit dans une tentative d'orthographe à cinq voyelles (voir 2.2 ci-dessous):

- 3) Malawu malawu di, ata mbaḡ ahe tǎnzaru. Amótalara ahar aka kuḃal, amázakaragwa adwa, amósi tsa di, “Fetet” swa maḡay, “kəvəl may?” Təhənerge wuram gata aha: “Adwa dú əmay awara aserge may?” Ŋguslukw alavarakata daw.

Le texte de De Colombel fut légèrement modifié. Comme on le voit ci-dessus, de Colombel marque le ton sur chaque syllabe. Etant donné les difficultés qu'eut même Oumate Timothée, co-éditeur du présent document, à lire ce texte avec les tons, nous décidâmes que l'abondance

² Dans tous les extraits ici, la ponctuation ainsi que les majuscules sont exactement comme dans l'original

de marques serait désavantageuse pour cette orthographe et ne fournirait pas une juste comparaison avec les autres systèmes d'écriture. L'objectif principal du test était en effet de voir comment les gens réagiraient aux segments, pas au tons. Pour cette raison, les mêmes principes d'écriture du ton que ceux dans le troisième extrait ci-dessus furent appliqués, à savoir une indication minimale, servant uniquement à clarifier le sens là où il pourrait y avoir une ambiguïté (voir section 3.2.2 pour une explication). Voici l'extrait 2 encore, comme il se présenta dans le test:

- 4) “iya fetenene di nówara gwa. alak yə anay ziŋ a?” “anay” “asagala yə anay ziŋ a?” “anay”. “war mbələ yə anay ziŋ a?” “anay” “makets yə anay ziŋ a?” “anay”. “mbaŋ yə də asləy kele?” “nende.” “talar ma baba nówara gwa.”

1.3.1 Résultats du test

La conclusion la plus claire que nous tirâmes du test concernant l'écriture des voyelles, était que l'orthographe phonémique à quatre voyelles de De Colombel souleva davantage de problèmes que les deux autres systèmes. Tous les participants eurent beaucoup de difficultés avec le texte et la plupart furent incapables de lire certaines phrases (par exemple, la phrase *mbaŋ yə də asləy kele*). Le principal problème semblait être lié à la multiple-fonction de la voyelle ə (voir 2.2 dessous), ce qui renforça notre impression qu'un système à quatre voyelles seulement, même s'il est bien fondé théoriquement, ne suffit pas pour une orthographe pratique. Le test nous a montré que les voyelles postérieures ne sont pas forcément reconnues intuitivement comme simples allophones des voyelles centrales.

Il n'y avait pas de différence très significative entre l'orthographe à six voyelles de la mission catholique et notre proposition d'orthographe à cinq voyelles. Toutes les personnes testées étaient bien sûr déjà alphabétisées soit en langue française, soit en fouldoulé, soit en l'orthographe ouldémé de la mission catholique. Ainsi pour eux, les voyelles *o* et *u* ne posaient pas de problème.

Le fait qu'une orthographe à cinq voyelles ne s'avérait pas plus difficile à lire qu'une orthographe à six voyelles nous confirma qu'il suffit d'écrire une seule voyelle postérieure et que le choix entre *o* ou *u* est arbitraire (voir 2.2 en dessous).

1.4 Le comité d'orthographe

Vu les années de travail d'alphabétisation dans la mission catholique ainsi que les théories différentes qui furent proposées par des étrangers pour l'écriture de l'ouldémé, il nous semblait qu'il était temps de donner la parole aux ouldémés eux mêmes. Nous avons invité une douzaine d'Ouldémés³ à former un comité d'orthographe *ad hoc* afin de prendre des décisions sur la forme d'écriture. Nous voulûmes surtout décider finalement sur le nombre de voyelles dans l'orthographe. Trois fois nous avons passé une journée entière avec ce comité.

³ En plus de l'Equipe de Traduction Ouldémé (trois protestants, un catholique) nous avons invité la mission catholique de nous recommander quelques uns de leurs meilleurs lecteurs. Nous avons invité aussi l'assistant qui travaillait le plus avec Véronique de Colombel, mais malheureusement ce dernier n'est pas venu.

Le présent document représente un sommaire des décisions prises lors de ces rencontres, ainsi que les formes d'écriture approuvées par tous.

2. L'ALPHABET

2.1 Les consonnes

Les différences d'avis en ce qui concerne la représentation de certains digraphes à part, le choix de graphèmes pour les consonnes ne présente pas trop de problèmes. Suivant l'Alphabet Général des Langues Camerounaises, bien qu'il ne soit pas idéal pour les langues du Nord Cameroun, nous décidâmes de trente quatre consonnes.

Les graphèmes *s* et *z* représentent les allophones [s] / [ʃ] et [z] / [ʒ]. Dans l'orthographe catholique ils étaient écrits *s* / *ŝ* et *z* / *ž*, avec [tʃ] et [dʒ] écrits *tŝ* et *dž*. Dans l'environnement d'une voyelle antérieure *e* ou *i*, [s] est palatalisé à [ʃ] et [z] à [ʒ]. Il y a un petit nombre d'exceptions à cette règle (voir annexe 1). Suivant l'orthographe catholique, les affriquées *ts* et *dz* sont écrit ainsi en préférence à la coutûme en foulfouldé d'écrire *c* et *j*. Faute des monographes pour les fricatives latérales dans l'Alphabet Général, celles-là sont écrites avec les digraphes *sl* *zl*. Bien qu'ayant abandonné la prosodie de labialisation en acceptant les voyelles postérieures, nous avons gardé les consonnes labialisées *gw*, *ghw*, *hw*, *kw*, *ηgw*.

Table 1 – Les consonnes

phonème	graphème		allophone	exemples par position		
	majuscule	minuscule		initiale	médiale	finale
b	B	b		bala <i>difficile</i>	taba <i>panier</i>	-
ɓ	B	ɓ		ɓəlik <i>plaie</i>	aləɓay <i>bon</i>	paɓ <i>couvrir</i>
d	D	d		dar <i>court</i>	adak <i>épine</i>	-
dz	Dz	dz	dz	dzala <i>terrace</i>	madzala <i>rhume</i>	-
			dʒ	dzeleŋ <i>esprit</i>	adzedə <i>bague</i>	-
ɗ	D	ɗ		ɗahay <i>seulement</i>	adaba <i>parceque</i>	lavad <i>nuit</i>
f	F	f		fat <i>soleil</i>	məfad <i>quatre</i>	ɗaf <i>boule</i>
g	G	g		gala <i>hangar</i>	medegel <i>houe</i>	-
gw	Gw	gw		gwene <i>papaye</i>	dagwa <i>jeune homme</i>	-
ɣ	Gh	gh		ghay <i>case</i>	məghur <i>cheveux</i>	-
ɣw	Ghw	ghw		ghwazl <i>cave</i>	aghwar <i>il saute</i>	-
χ	H	h		hay <i>sorghum</i>	adaha <i>plus tard</i>	vah <i>brûler</i>
hw	Hw	hw		hway <i>coup, nuque</i>	mahwase <i>sauce gumbo</i>	avuhw <i>champ</i>
k	K	k		kəra <i>chien</i>	makar <i>trois</i>	adak <i>épine</i>

Proposition d'orthographe pour la langue ouldémé

kw	Kw	kw		kwaləŋ <i>épervier</i>	akwar <i>pierre</i>	nakw <i>toi</i>
l	L	l		lala <i>vestibule</i>	alal <i>herbe</i>	alal <i>herbe</i>
ʈ	Sl	sl		sla <i>boeuf</i>	asla <i>personne</i>	awasl <i>tabou</i>
ʒ	Zl	zl		zlam <i>cing</i>	wuzlam <i>ouldeme</i>	ghwazl <i>caverne</i>
m	M	m		maŋ <i>mère</i>	ama <i>abeille</i>	ham <i>tout</i>
mb	Mb	mb		mbele <i>éléphant</i>	ambəl <i>peau</i>	-
n	N	n		nakw <i>toi</i>	anaŋ <i>chose</i>	-
nd	Nd	nd		nde <i>alors</i>	andav <i>fini</i>	-
nz	Nz	nz		nzəda <i>force</i>	anzad <i>il déracine</i>	-
ŋ	Ŋ	ŋ		ŋəŋəŋəŋ <i>IDEOPHONE</i>	taŋa <i>séparément</i>	ayeŋ <i>écureuil</i>
ŋg	Ŋg	ŋg		ŋgəlak <i>grand oiseau</i>	aŋgay <i>il dit</i>	-
ŋgw	Ŋgw	ŋgw		ŋgwala <i>foule</i>	aŋgwalaŋ <i>vraie, bon</i>	-
p	P	p		pala <i>soulier</i>	papay <i>papillon</i>	tap <i>IDEOPHONE</i>
r	R	r		rəkwa <i>toute la journée</i>	arav <i>arbre</i>	avər <i>pluie</i>

s	S	s	s	sasal <i>échelle</i>	sasal <i>échelle</i>	asas <i>hérisson</i>
			ʃ	sek <i>pied/jambe</i>	ḅəsim <i>cadavre</i>	pəlis <i>cheval</i>
t	T	t		təmbak <i>mouton</i>	ata <i>eux</i>	fat <i>soleil</i>
ts	Ts	ts	ts	tsakala <i>prix</i>	mbatsa <i>cependant</i>	ahuts <i>pas suffisant</i>
			tʃ	tseŋgel <i>boîte de conserve</i>	atsirki <i>ça me plaît</i>	makets <i>couteau</i>
v	V	v		vavay <i>rouge</i>	vavay <i>rouge</i>	arav <i>type d'arbre</i>
w	W	w		wal <i>woman</i>	awak <i>goat</i>	azlaw <i>shame</i>
y	Y	y		yam <i>eau</i>	ayeŋ <i>écureuil</i>	hay <i>sorgho</i>
z	Z	z	z	zarava <i>sesame</i>	azat <i>feuille de haricot</i>	mətuwuz <i>folliré</i>
			ʒ	zeŋ <i>faire pourrir</i>	gezem <i>type de mil</i>	mərez <i>personne</i>

2.2 Les voyelles

Le choix des graphèmes pour les voyelles s'est avéré une cause de beaucoup de discussion dans nos efforts de standardiser la langue ouldémé. La mission catholique employait six voyelles (*a, e, ə, i, o, u*) depuis plusieurs années et a même édité deux ouvrages (les évangiles de Mathieu-Mark et de Luc-Jean) qui sont dans les mains de beaucoup de gens dans toutes les communautés chrétiennes. Véronique de Colombel, elle, après une longue et profonde analyse du problème, avait conclu que les deux voyelles postérieures *u* et *o* ne sont en fait que des allophones des voyelles centrales *ə* et *a*, conditionnées par les consonnes vélaires et labiales, et ainsi n'ont pas besoin d'être écrites dans l'orthographe.

Cette analyse de De Colombel, dans sa rigueur linguistique, nous a fort intéressé. Nous pûmes confirmer son affirmation que, dans les racines verbales et nominales, on ne trouve pas un seul exemple de voyelle postérieure qu'on ne pourrait pas expliquer comme allophone d'une des voyelles centrales. Cependant, on trouve dans d'autres classes grammaticales des

réalisations de voyelles postérieures difficiles à analyser autrement qu'en tant que voyelle belle et bien postérieure. C'est ici que l'application en pratique de système de De Colombel nous a déçu un peu, en particulier en ce qui concerne le rôle de la voyelle ə. On trouve des règles telles que:

“En final absolue, ə tend vers l'arrière [ʌ] et se labialise légèrement [ɔ] à la suite d'une consonne labiale ou labio-vélaire” (de Colombel 1986:220, 1997:31)

suivie par l'exemple *arədə* et la prononciation [ardʌ]. On voit ici avec le *d* - et à maintes reprises dans l'œuvre de De Colombel - que ce n'est pas seulement “les consonnes labiales ou labio-vélares” qui réalisent la voyelle ə comme voyelle postérieure. A titre d'exemple prenons les mots suivants, tirés de son lexique (de Colombel 1997):

de Colombel	phonétique	glose
məmələ	[məmələ]	'gorge'
akitə	[akitʉ]	'là bas'
arədə	[ardʉ]	'crasse'
malafətə	[malafʉ]	'Dieu'
akwə	[aku]	'feu'

C'était précisément cette ‘multiple-fonction’ accordée à la voyelle ə qui posa le plus grand problème pour les lecteurs face au texte de De Colombel. Il nous sembla que, maintenir un système à quatre voyelles était une moule dans laquelle on essayait de supprimer toute apparence d'une voyelle postérieure, et alors nous décidâmes d'introduire une des voyelles postérieures, ce qui nous donna un système à cinq voyelles.

Malgré la transcription phonétique ci-dessus, selon laquelle la voyelle finale de ces mots se réalise tantôt *u* tantôt *o*, notre analyse phonologique nous montra qu'en réalité il n'y a qu'une voyelle et nous optâmes pour *u*. Une fois que nous avons décidés d'accepter cette voyelle, il était bien évident que le maintien dans l'orthographe des formes sous-jacentes avec les consonnes labio-vélares n'était plus nécessaires - qu'au lieu de *gwəbar* ‘homme’ on pourrait écrire tout simplement *gubar* – et que la centrale ə aurait ainsi une seule fonction, à savoir sa valeur phonétique, comme dans *avər* ‘pluie’ ou *kəra* ‘chien’.

Pour la plupart des lecteurs de la mission catholique, cependant, cette décision s'avera un sujet chargé d'émotion – Pourquoi supprimer la voyelle *o*? Lors des réunions sur l'orthographe le comité a discuté longuement de ce problème et a soulevé trois arguments en faveur d'un alphabet qui inclue les deux voyelles *u* et *o*:

- la majorité des Ouldémés qui savent déjà lire le ouldémé, ont appris la lecture avec l'orthographe de la mission catholique et ses six voyelles.
- tous les Ouldémés qui savent lire le français ou le foulfouldé connaissent déjà les voyelles *u* et *o*.
- il y a beaucoup d'emprunts en ouldémé du français et du foulfouldé, et qui nécessitent l'emploi de *u* et *o*.

Un facteur important dans nos recherches était de trouver une forme d'écriture qui pourrait être plus ou moins acceptable à tout ceux qui s'en serviraient, plutôt que de chercher une analyse satisfaisante à notre sensibilité linguistique. Grâce aux efforts de la mission

catholique depuis longtemps, beaucoup de gens savent lire l'ouldémé dans l'orthographe à six voyelles, et il y en a d'autres qui, même s'il ne lisent pas l'ouldémé, ont appris la lecture du français à l'école publique. Il nous semblait alors quelque peu artificiel d'essayer d'éviter l'emploi des voyelles postérieures dans l'orthographe parce qu'elles ne figurent pas dans la phonologie sous-jacente. Beaucoup de gens connaissent déjà les voyelles *o* et *u*, soit du français, soit du foulfouldé. En les admettant dans l'alphabet l'écriture devient plus simple: par exemple, *gurako* ('maîtriser, décider') au lieu de *gwərakwə*, *fahon* ('accrocher') au lieu de *fahwaŋ* ou *fahaŋw* (ou *fahəŋ*), en évitant des lettres gratuites. Les mots étrangers aussi deviennent plus facile à écrire: *mota* ('voiture', emprunt à 'moteur') au lieu de *məta* ou *məwta*; *moto* ('moto') au lieu de *mətə* ou *məwtə* ou même *məwtəw*; *fatoŋ* ('photo') au lieu de *fataŋw*, et ainsi de suite. Dans le dernier cas, la prononciation ouldémé s'éloigne un peu du français, mais dans les autres cas cités la prononciation ressemble suffisamment au français pour que l'écriture puisse rester proche de la forme originale.

Lors de la deuxième rencontre du comité d'orthographe nous nous sommes finalement mis d'accord sur un alphabet à six voyelles, comme dans le tableau ci-dessous. Le problème de la décision entre les voyelles *u* et *o* se présente – où est-ce qu'on écrit 'u' et où est-ce qu'on écrit 'o'? La section 3.1.1 ci-dessous en propose des règles.

Table 2 - Les voyelles

phonème	graphème		phonétique	exemples (par position)		
	majuscule	miniscule		initiale	médiale	finale
a	A	a	[a]	awak <i>chèvre</i>	wal <i>femme</i>	sla <i>boeuf</i>
			[ɛ] (quelques locuteurs)	ali /eli <i>sauce</i>	zlavaŋ/ zleveŋ <i>beaucoup</i>	---
e	E	e	[ɛ]	eŋ <i>oui</i>	mərez <i>personne</i>	akele <i>où</i>
i	I	i	[i]	iya <i>mère</i>	kidik <i>cuisine</i>	ali <i>sauce</i>
ə	Ə	ə	[ə]	əmay <i>quoi?</i>	avər <i>pluie</i>	-----
u	O	o	[o]ou [ɔ]	-----	fahon <i>placer sur</i>	Malafto <i>Dieu</i>
	U	u	[u]	uway <i>qui?</i>	guɓar <i>homme</i>	akitu <i>là bas</i>

2.3 L'ordre alphabétique

A a	Gw gw	Mb mb	S s
B b	Gh gh	N n	Sl sl
B ɓ	Ghw ghw	Nd nd	T t
D d	H h	Nz nz	Ts ts
Dz dz	Hw hw	ŋ ŋ	U u
D d'	I i	ŋg ŋg	V v
E e	K k	ŋgw ŋgw	W w
Ə ə	Kw kw	O o	Y y
F f	L l	P p	Z z
G g	M m	R r	Zl zl

2.4 Le ton

Les accents é ton haut, ē ton moyen et è ton bas sont employés. Les tons sont uniquement écrits là où il pourrait y avoir une ambiguïté (voir 3.2 ci-dessous pour une discussion).

3. RÈGLES ORTHOGRAPHIQUES

3.1 Remarques sur les voyelles

3.1.1 Où est-ce qu'on écrit 'u' et où est-ce qu'on écrit 'o'?

Faire le choix entre les voyelles *u* et *o* s'impose 1) dans l'affixation verbale, et 2) avec la voyelle dans la syllabe finale ouverte de certains mots.

L'affixation verbale. Plusieurs extensions verbales ont deux formes, selon la classe du verbe¹. Dans la phonologie on considère que la distinction est entre les voyelles centrales *a* et *ə*, mais dans l'orthographe on préfère *a* et *o*. Table 3 montre les affixes qui varient entre *a* et *o* avec un exemple d'un verbe de chaque classe:

Table 3 – Les affixes verbaux

	affixes	fonction	exemples en <i>a</i> et <i>o</i>
spatio-locative	<i>-aka / -ako</i> (ton moyen)	adlative – (vers une surface horizontale)	<i>azayaka / apəlan̄ko</i>
	<i>-aká / -akó</i>	ablative – (d'une surface horizontale)	<i>azayaká / ahwalakó</i>
	<i>ahān̄ / -ahon̄</i>	adlative – (vers une surface verticale)	<i>ān̄gahān̄ / anzahon̄</i>
	<i>-aha / -aho</i>	ablative – (d'une surface verticale)	<i>azayaha / ahwalaho</i>
	<i>-akān̄ / -akōn̄</i>	contact sur une surface horizontale ou verticale	<i>anzakān̄ / nzəmakon̄</i>
	<i>-awa / -awo</i>	laisser/poser et partir	<i>amarawa / amərawo</i>
directionnel	<i>-ara / -aro</i> <i>-ará / -aró</i>	(voir bas de page ²) direction centripète ³	<i>azakará / ahwalaró</i>
directionnel avec <i>əra</i>, (comitative / instrumental)	<i>-əraya / -ərayo</i> <i>-ərayá / -ərayó</i>	direction neutre direction centripète	<i>azəkəraya / agusərayo</i> <i>azəkərayá / agusərayó</i>
Objet Indirect 3 pl	<i>-ta / -to</i>		<i>akadata / apadato</i>
Forme nominale	<i>-ya / -yo</i>		<i>məkadiya / məpadiyo</i>

¹ Il y a deux classes de verbes en ouldémé – les verbes en *a* et les verbes en *o*. Tout Ouldémé sait intuitivement quel verbe appartient à quel classe, bien que pour le linguiste l'appartenance ne soit pas tout à fait apparente de la phonologie seule. La classe du verbe est indiquée dans le dictionnaire.

² Le sens ici n'est pas une différence de direction. Par exemple, *āgūsārò* 'il l'a attrapé de là-bas', l'agent ne peut pas être qu'inanimé, tandis que l'agent de *āgūsāró* 'il l'a attrapé de là-bas' peut être soit animé ou inanimé.

³ Le directionnel *centrifuge* (d'ici là-bas) est signalé par le suffixe invariable *-yay*, et avec le comitative / instrumental ça devient *-ərayay*.

Par contre, pour l'affixe du complément d'objet direct de la deuxième personne du singulier, on préfère le contraste *a / u*: *-kwar / -kur*. Par exemple: *apərakwar* 'il te voit' *asərkur* 'il te connaît'.

Dans la syllabe finale de certains mots le choix entre *u* ou *o* peut paraître arbitraire, puisqu'il s'agit de deux allophones du même phonème qui pourtant varient en prononciation entre [u] et [o] indépendamment de l'environnement. Un ouldémé peut affirmer que tel ou tel mot se termine en *u*, tandis qu'un autre ouldémé insiste pour écrire le même mot avec *o*. Un petit test, que tout ouldémé peut faire lui-même, va les guider dans ce cas difficile. Prenons les mots suivants:

babo + i + mbaŋ yo → [babi mbaŋ yo] *babi mbaŋ yo*
adavo + i + wulam i li → [adavi wulam i li] *adavi wulam i li*

La voyelle finale est élidée devant la marque de génétif *i*. De tels mots sont à écrire avec *o*. En voici une liste quasi-complète:

La voyelle finale s'élide devant 'i'. A écrire avec 'o': -o + i → -i

babo + i → *babi* *adavo + i* → *adavi*

<i>adavo</i>	<i>ghuriyo</i>	<i>magwamo</i>	<i>məzəzo</i>
<i>aduwulo</i>	<i>ghwiyo</i>	<i>mahpo</i>	<i>məkumbəro</i>
<i>aghwiyo</i>	<i>gudo</i>	<i>makwado</i>	<i>muŋguzlo</i>
<i>ahubo</i>	<i>gurso</i>	<i>malafto</i>	<i>nagwado</i>
<i>ahulo</i>	<i>gwamso</i>	<i>malamo</i>	<i>pagwamo</i>
<i>ahuro</i>	<i>gwaro</i>	<i>malawo</i>	<i>palamo</i>
<i>alabo</i>	<i>hivo</i>	<i>maŋgwabo</i>	<i>sisiyō</i>
<i>alaŋgwazo</i>	<i>hularo</i>	<i>maŋgwalo</i>	<i>slu vo</i>
<i>ambədo</i>	<i>humbo</i>	<i>maŋgwaro</i>	<i>tərdō</i>
<i>anawo</i>	<i>hwadagwano</i>	<i>maro</i>	<i>tsiblo</i>
<i>anibo</i>	<i>kurndo</i>	<i>matavo</i>	<i>viyo</i>
<i>ardō</i>	<i>kuspo</i>	<i>mazlohpo</i>	<i>vo</i>
<i>babo</i>	<i>kutspo</i>	<i>mbavo</i>	<i>wudo</i>
<i>bafəto</i>	<i>kwalkwalo</i>	<i>mbəlo</i>	<i>wusisiyo</i>
<i>bəretsiyo</i>	<i>kwiyo</i>	<i>mədəmo</i>	<i>zəlo</i>
<i>dagwano</i>	<i>ləviyo</i>	<i>məhulo</i>	<i>zlaŋgwalo</i>
<i>dzəro</i>	<i>madardaro</i>	<i>məməlo</i>	<i>zləlo</i>
<i>dəmbō</i>	<i>madaro</i>	<i>məro</i>	
<i>ghulo</i>	<i>madiyo</i>	<i>məsləmo</i>	

La situation est bien différente avec les cas suivants:

aku + i + ghwiyo → [akwi ɣwiyo] *aku i ghwiyo*
hwadzagu + i + wuzam → [hwadzagwi] *hwadzagu i wuzam*
slu + i + sla → [slwi sla] *slu i sla*

On voit ici que la voyelle finale persiste, à cause d'une consonne labio-vélaire sous-jacente (*slu* peut être représenté *sləw* dans la phonologie), ou parce qu'il s'agit d'un mot étranger, comme par exemple *patu* 'chat', un emprunt de foulfouldé . Ainsi la voyelle finale dans de tels cas est à écrire *u*. Voir la liste suivante:

La voyelle finale persiste devant 'i'. A écrire avec 'u': -u + i → -u i

aku + i → aku i ghwiyo

<i>aku</i>	<i>dartu</i>	<i>kuku</i>	<i>patu</i>
<i>ambadāghu</i>	<i>dzagu</i>	<i>kulku</i>	<i>səsəluŋgu</i>
<i>bahu</i>	<i>garamafu</i>	<i>kunu</i>	<i>siŋgu</i>
<i>barku</i>	<i>gwandədku</i>	<i>limu</i>	<i>slu</i>
<i>biku</i>	<i>hwadzagu</i>	<i>madku</i>	<i>tagu</i>
<i>daŋku</i>	<i>hwarəŋu</i>	<i>motu</i>	<i>yagwadzohku</i>
<i>darapu</i>	<i>kilu</i>	<i>paŋgasu</i>	

Il y a néanmoins quelques cas où on n'hésite pas en choisissant d'entre ces deux voyelles. Sont à écrire avec *u*: le démonstratif *atu* et toutes ses combinaisons (*akitu*, *akitatu*, *akitatatu*, *ahtu*, *hatatahtu*, *anibatu*, *aslatu*, *katatu* etc) ainsi que le marqueur de topicalisation interrogatif *du*.

3.1.2 La voyelle ə épenthétique.

On peut considérer, comme de Colombel le préfère, qu'il n'y a pas de séquences consonantiques, et que la voyelle *ə* sert à séparer deux consonnes phonétiques, par exemple [kra] qui se réaliserait /kəra/ dans la phonologie. Ainsi on dit que la centrale *ə* fonctionne comme voyelle *épenthétique*. On peut aussi considérer, comme l'orthographe de la mission catholique le préfère, qu'on peut bien écrire les séquences consonantiques, selon la phonétique, et que [kra] resterait *kra* dans l'orthographe. Les analystes des langues tchadiques ont pour la plupart préféré l'insertion du *ə*, même dans l'orthographe, mais dernièrement Frajzyngier, face à l'abondance des successions de deux ou même trois consonnes dans la langue hdi (Frajzyngier 1998), a proposé des syllabes CCV, mais néanmoins insère le *ə* devant la troisième consonne, pour donner une syllabe CCVC.

Les présents chercheurs auraient préféré d'annuler la voyelle *ə*, suivant l'orthographe de la mission catholique¹. Pourtant, le comité a voté pour l'insertion de *ə* entre deux consonnes initiales. Par exemple:

bəra, bələma, bələma, bəlik, bəraɐv, fətay, fəto, gələw, gənaw, həme, kələw, kəlay, kəra, mərez, məro, pəlis, pəreŋ, pəro, slələh, təra, zləlo

et ainsi de suite.

Mais on n'insère pas de *ə* à la frontière de deux consonnes ailleurs. Par exemple:

¹ A l'exception des cas comme [ʔlah] 'lit traditionnel' et [ɟlo] 'gumbo' qu'on ne pourrait pas écrire *sllah* et *zllō*. On serait obligé d'écrire *slələh* et *zləlo*.

abra, ablam, afta, andra, arda, aftəl, ahne, ahtu, dzirkweŋ, elbit, gerger, hurfeŋ, kadərtsi, kalkala, kurndakw, kursi, kurtsi, kuspo, Malafto, natahtu, natahne, ndərzeŋ ainsi que la terminaison verbale *-erge*.

A la suite d'une consonne implosive le comité préfère, par exemple, *aduwa, duwar*. Pour les formes suivant le négatif *daw* – voir 3.3.3 ci dessous.

3.1.3 La marque du génitif *i*

S'écrit séparément, *i*, non-rattachée à ni l'un, ni l'autre des substantifs qu'elle lie: *sek i sla* 'jambe de boeuf', *təmbak i zik* 'le mouton du chef'. Dans le cas où le nom régi – en ouldémé le nom préposé – se termine en une des voyelles *a, e, o* ou en *-ay*, on applique ce qu'on appelle *la règle de deux formes*. C'est à dire, pour chaque substantif qui se termine en *a, e, o* ou en *-ay* il y a la forme de base et la forme génitive - par exemple, *ghay* 'maison' *ghi* 'la maison de...':

La règle de deux formes

<i>ghay + i</i>	→ <i>ghi</i>	<i>hay + i</i>	→ <i>hi</i>	<i>zay + i</i>	→ <i>zi</i>
<i>ma + i</i>	→ <i>mi</i>	<i>bəra + i</i>	→ <i>bəri</i>	<i>kəra + i</i>	→ <i>kəri</i>
<i>silewere + i</i>	→ <i>sileweri</i>	<i>evehe + i</i>	→ <i>evehi</i>	<i>helefe + i</i>	→ <i>helefi</i>
<i>Malafto + i</i>	→ <i>Malafti</i>	<i>məməlo + i</i>	→ <i>məməli</i>	<i>zləlo + i</i>	→ <i>zləli</i>
<i>sisiyə + i</i>	→ <i>sisiyi</i>	<i>kwiyo + i</i>	→ <i>kwiyi</i>	<i>ləviyo + i</i>	→ <i>ləviyi</i>

Quand il s'agit d'un mot qui se termine en *i*, il n'y a pas de changement:

<i>sisə + i</i>	→ <i>sisə</i>	<i>alifi + i</i>	→ <i>alifi</i>	<i>avi + i</i>	→ <i>avi</i>
-----------------	---------------	------------------	----------------	----------------	--------------

Les mots qui se terminent en *u* sont traités comme ceux qui se terminent en une consonne (voir 3.1.1 ci-dessus):

<i>aku + i</i>	→ <i>aku i</i>	<i>dzagu + i</i>	→ <i>dzagu i</i>	<i>slu + i</i>	→ <i>slu i</i>
----------------	----------------	------------------	------------------	----------------	----------------

Là où le substantif régissant commence par une voyelle, cette dernière est élidée en langue parlée. Pourtant l'orthographe, afin de préserver "l'image du mot", écrit la forme pleine:

ambəkam i awak [ambəkam i wak]

Ceci diffère de l'orthographe de la mission catholique, où la tendance (pas toujours appliquée d'une manière conséquente) était de contracter conformément à la prononciation. Ainsi l'exemple ci-dessus s'écrivait comme *ambəkam i wak*. Nos tests nous montrèrent que le fait de supprimer la première voyelle du substantif régissant provoque souvent des hésitations chez le lecteur quand il essaye de reconstruire la forme pleine du mot. Il y a un bon nombre de substantifs qui commencent en la lettre *a*. Si cette voyelle est supprimée, parfois il en résulte un autre mot. Quelques exemples:

asla 'personne'; *sla* 'boeuf'

<i>abəra</i> ‘bandit’;	<i>bəra</i> ‘village, pays’
<i>aduwar</i> ‘tourbillon’	<i>duwar</i> ‘sommeil’
<i>aghar</i> ‘co-épouse’	<i>ghar</i> ‘tête’
<i>ahway</i> ‘botte’	<i>hway</i> ‘coup (partie du corps)’
<i>ama</i> ‘abeille’	<i>ma</i> ‘bouche’
<i>avər</i> ‘pluie’	<i>vər</i> ‘case’

Ainsi on écrit *ghi Hwəndeba* (*ghay i Hwəndeba*) ‘La maison de Hwendeba’ et *ghi Abba* (*ghay i Abba*) ‘la maison de Abba’. Ce dernier se prononce [*ghibba*] mais afin d’éviter la forme *ghi Bba* et de maintenir ‘l’image du mot’ on écrit la forme pleine.

3.2 Le ton

3.2.1 Général

Dans les orthographe existantes, l’écriture du ton a été traité des manières très différentes: de son absence totale dans l’orthographe protestante jusqu’à sa présence sur chaque syllabe dans le système de De Colombel, avec le marquage uniquement du ton haut dans l’orthographe catholique quelque part au milieu. Nos études nous ont montré que, en ce qui concerne le locuteur natif de l’ouldémé, le ton est, pour la plupart, entièrement prévisible dans un texte écrit (voir Kinnaird 1997). Cependant, le lecteur peut, de temps en temps, hésiter entre deux ou même trois possibilités de lecture, ce que nous indique que l’omission complète des marques de ton n’est peut-être pas souhaitable. A ce moment la question se pose: que faut-il marquer et comment?

Si l’on marque uniquement le ton haut, il en résulte une redondance qui, bien qu’elle aide les locuteurs non-ouldémé à intoner les textes, est quelque peu nuisible aux ouldémés eux mêmes en les obligeant de faire attention aux marques superflues. De plus, ils courent le risque de sauter des tons grammaticaux significatifs, en les confondant avec ces accents gratuits. A titre d’exemple les mots *wuram* ‘fille’ et *gubar* ‘homme’ qui, isolés, sont tous les deux des mots à ton bas. Dans certains contextes le ton subit des changements, par exemple suivant le mot *ənta* ‘avec’:¹

əntā + wùrà̀m	→	əntā wùrá̀m	‘avec la fille’
əntā + gùbà̀r	→	əntā gùbà̀r	‘avec l’homme’

Comme on le voit ici, le ton bas de *wuram* change à ton haut tandis que le ton bas de *gubar* ne subit aucun changement. Tout ouldémé fait automatiquement cette modification de ton et cela dans tous les cas où il est pertinent, et cela sans indication dans l’orthographe. En plus, écrire uniquement le ton haut obscurcit le fait que le ton bas et même le ton moyen sont parfois significatifs et à indiquer dans l’orthographe.

Dans le substantif, le nombre de paires minimales est tellement réduit (voir annexe 2 *substantif / substantif*) que l’on considère que pour la plupart le contexte seule suffira à indiquer la signification exacte. A titre d’exemple les mots *àslàsl* ‘os’ et *āslásl* ‘bois à brûler’:

¹ Voir Kinnaird 1997 pour une explication.

ateweŋ aslasl 'il coupe le bois' (ātēwéŋ āslásl)

apesleŋ aslasl 'il casse l'os' (āpéslēŋ àslàsl)

Dans tous les cas testés, c'est-à-dire face à des phrases sans aucune indication du ton, les lecteurs firent le bon choix entre les deux mots en les lisant correctement selon le sens. On pourrait pourtant inventer des cas où le contexte immédiat ne suffirait pas à désambiguer une phrase, comme les exemples suivants:

ānzākó kŭlēd á mèlèlèhw àgè 'Il l'a trouvé loin, sur le mayo.'

ānzākó kùlèd á mèlèlèhw àgè 'Il a trouvé un morceau de poterie sur le mayo.'

mais le contexte entier aiderait le lecteur à trouver le sens voulu. Nous estimons que de tels cas sont suffisamment rares pour justifier l'omission des marques tonales sur les substantifs dans l'écriture, et ainsi ôter un fardeau des épaules de l'ouldémé qui veut écrire sa langue mais qui a du mal à se rendre compte à tout moment des ambiguïtés potentielles.

Il en est de même dans la racine verbale, où nous n'avons relevés que deux paires minimales (voir annexe 2 *verbe / verbe*). Pourtant, le verbe est beaucoup plus complexe que le nom, et l'affixation verbale nous présente assez souvent des cas d'ambiguïtés tonales.

Dans certains des fonctionnels (prépositions, pronoms relatifs etc) aussi le ton joue un rôle important. Sans l'indication du ton, le lecteur peut de temps en temps se tromper. A titre d'exemple, la phrase *aka meltivi*:

ākā méltivì

'vers la route' (pas encore là-dessus)

ákā méltivì

'sur la route' (déjà là-dessus) ou 'de la route'.

ákà mèltivì

'à côté de la route'

Prenons par la suite la phrase *Nəzakay makets əslene nəgəra əslər*, qui pourrait se comprendre de plusieurs façons selon le ton sur le préfix verbal *nə-* et sur le pronom relatif *əslene*:

Nəzakay makets əslene nəgəra əslər.

Je prendrai le couteau que j'ai utilisé

Nəzakay makets əslene nəgəra əslər.

J'ai pris le couteau que j'ai utilisé.

Nəzakay makets əslene nəgəra əslər.

Je dois prendre le couteau que j'ai utilisé.

Nəzakay makets əslene nəgəra əslər.

Je prendrai le couteau que je vais utiliser.

Nəzakay makets əslene nəgəra əslər.

J'ai pris le couteau que je vais utiliser.

Nəzakay makets əslene nəgəra əslər.

Je dois prendre le couteau que je vais utiliser.

3.2.2 Principes de l'écriture du ton

En 2.4 en dessus, nous avons parlé de trois accents pour marquer le ton mais en fait pour la plupart on ne s'en sert que de deux, l'accent du ton haut et celui du ton bas. Il y en a deux

raisons. Premièrement, dans certains contextes le ton moyen est phonétiquement baissé à ton bas. Par exemple, le pronom relatif *ānē* (qui contraste avec le démonstratif *ánē*), dans quelques contextes baissé à *ànè*, sans changement de sens. On considère que, si l'on oblige le lecteur à être attentif à une distinction de trois niveaux de ton, tout en écrivant parfois un ton moyen bien qu'il s'agisse d'un ton phonétiquement bas, on va le confondre. Deuxièmement, sur le deuxième préfix du verbe le ton moyen sur la voyelle *a*, marque du mode "aoriste", est le mode le plus fréquent dans le texte écrit (à peu près 95% des verbes) et risque ainsi de devenir superflu.

Principes

1. **sur le nom** (substantif), adjectif et adverbe, aucune indication du ton. Dans le cas des paires minimales le contexte suffira pour indiquer le sens correct (voir annexe 2 *nom / nom*).
2. **sur la racine verbale**, à part deux paires minimales relevées (voir annexe 2 *verbe / verbe*) le ton est entièrement prévisible. Ainsi aucune indication, le contexte servant encore à indiquer le sens.
3. **sur les affixes verbaux** le ton doit être signalé dans les cas suivants:
 - a) le deuxième préfixe avant la racine, le *mode*, porte un sens essentiel:

schéma

préfixe - mode - racine

n- *-a-* *-kad'*

exemple

<i>nəkad'</i>	[nəkád]	'je tue, j'ai tué' (aoriste)
<i>nákad'</i>	[nákàd]	'je tuerai'
<i>nəkad'</i>	[nəkàd]	'je dois/devais tuer'
<i>nákad'</i>	[nákàd]	'je tuerai peut-être'
<i>nàkad'</i>	[nàkád]	'je tuerais, j'aurais dû tué'

On remarquera ici que "l'aoriste" reste sans indication de son ton moyen.

- b) sur les suffixes directionnels, par exemple *-yō* (ou *-yò*, voir dessus) direction 'non-spécifiée'; *-yó* direction 'de là-bas ici' (centripète)

təgusərayo (təgùsəràyò) 'ils l'ont attrapé avec qqch' (comitatif, il avait qqch en main) Direction pas spécifiée. Le ton sur *-yo* est en principe le ton moyen baissé, et ainsi pas marqué.

təgusərayó (təgùsəràyó) 'ils l'ont attrapé avec qqch (comitatif) de là-bas ici'

- c) sur les formes dites "pluractionnelles":

par exemple, avec le verbe *tas* 'aiguiser'

tesem [tèjèm] 'aiguisons (une chose)'

tēsem [tējēm] 'aiguisons (plusieurs choses)'



4. sur les fonctionelles:

aka [ākā] *Təwuro aka meltivi*
 áka [ákā] *Təwuro áka meltivi*
 ákà [ákà] *Təwuro ákà meltivi*

a [ā] *Aslaray ā bəra*
 á [á] *Awara á bəra*

akamay [ākămây] ‘à propos de quoi?’ (ākā émay)
 ákamay [ákămây] ‘pourquoi?’ (ákā émay)
Təwuday ma akamay? ‘De quoi parlent-ils?’
Təwuday ma ákamay? ‘Pourquoi parlent-ils?’

ane [ānē] pronom relatif
 áne [ánē] pronom démonstratif
Gubar ane awara anawo atalakw ma ábəra.
 ‘L’homme qui est venu hier t’appelle dehors.’
Gubar áne awara anawo.
 Cet homme est venu hier.

	démonstratives		pronoms relatifs
	loin	proche	-
neutre	<i>atu</i> (átū)	<i>áne</i> (ánē)	<i>ane</i> (ānē)
cataphorique	<i>aslatu</i> (àslátū)	<i>asláne</i> (àslánē)	<i>aslane</i> (àslànè)
anaphorique	<i>áslatu</i> (áslátū)	<i>ásláne</i> (áslánē)	<i>áslane</i> (áslànè)

3.3 La division des mots

Dans certains cas on peut fournir des règles ou bien des listes quasi-exhaustives sur la façon d’écrire des combinaisons d’éléments de la langue, dans d’autres cas cela n’est pas pratique. Les sections 3.3.1 jusqu’à 3.3.3 ci dessous traitent des formes pouvant être définies, la section 3.3.4 explique brièvement les cas qui restent. Cependant, de tous les cas nous avons une règle principale, à savoir *la règle de la préservation de l’image du mot*. Ce principe pousse le lecteur à acquérir les mots dans leur forme canonique et, par la suite, en les

reconnaissant 'de visu' dans un texte sans faire trop d'attention au détails, il lira plus couramment. Dans la mesure du possible, nous ne voulons qu'une forme pour chaque mot.

3.3.1 Contractions

L'orthographe de la mission catholique ainsi que celle de Mlle de Colombel semblent ne pas avoir suivi de règle conséquente en ce qui concerne les élisions et contractions et ce qu'on pourrait appeler la réduction des voyelles, à savoir leur remplacement avec la voyelle *a*. Dans la langue parlée les voyelles finales du mot, surtout les voyelles *a* et *o*, ont tendance à être avalées et à sortir plutôt comme *a*. La mission catholique préfère préserver ce phénomène dans l'orthographe et écrire *á Malafta ge* 'auprès de Dieu' au lieu de *á Malafto ge* de la présente proposition, qui laisse au lecteur de prononcer la voyelle finale correctement.

De Colombel avait tendance à raccourcir les formes comme parlée et à mettre les formes pleines entre parenthèses à la suite:

mbāṅ yè dǎ ātáy kēlē (ātáyǎ ákēlē)

Mon père, où est-il parti?

Dans la présente proposition, cette phrase s'écrirait ainsi:

Mbaṅ yi dū asliyo akele?

Cette dernière écriture préserve la forme sous-jacente de la phrase (que de Colombel a néanmoins vu nécessaire d'exprimer entre parenthèses), laissant encore au lecteur de faire l'élision.

Si on n'écrit pas la forme pleine on obscurcit le fait qu'il y a deux formes pour les mots comme *akele* 'où', difficile à exprimer en français. Il y a la forme à ton moyen *ākele* 'vers où (direction)' et la forme à ton haut *ákele* qui indique 'où' dans le sens de lieu (où se trouve...? ainsi que provenance' (il vient d'où?)². Comme *akele*, il y a toute une série de locatives à deux formes:

direction vers		lieu/ provenance	
<i>āfátege</i>	/	<i>áfátege</i>	'en haut'
<i>āgwa</i>	/	<i>ágwa</i>	'en bas'
<i>ākinene</i>	/	<i>ákinene</i>	'ici'
<i>ākinde</i>	/	<i>ákinde</i>	'ici'
<i>ākighe</i>	/	<i>ákighe</i>	'ici'
<i>ákitu</i>	/	<i>ákitu</i>	'là'
<i>ákitatu</i>	/	<i>ákitatu</i>	'là-bas'
etc...			

Nous nous proposons d'écrire la forme à ton moyen sans indication du ton, et l'autre forme avec la marque du ton haut: *akele* '(vers) où', *ákele* 'où (lieu)', 'd'où'.

² On voit entre les parenthèses dans l'orthographe de Mlle de Colombel que *ákele* à ton haut n'est pas la bonne forme à accompagner le verbe 'partir'.

3.3.2 Le verbe

Les marqueurs du temps, mode et aspect ainsi que les extensions verbales sont écrits liés à la racine verbale:

<i>n-ə-sər</i>	→	<i>nəsər</i>	‘je sais’
<i>k-ə-wara</i>	→	<i>kəwara</i>	‘tu viens’
<i>t-à-zay-aha</i>	→	<i>tàzayaha</i>	‘il l’enleverait de lui’
<i>a-gus-əra-yo</i>	→	<i>agusərayo</i>	‘il l’a attrapé de là avec qqch’
<i>n-ə-mbərzl-oŋ-hwa-kwa-n-aro</i>	→	<i>nəmbərzləŋhwakwanaro</i>	‘je l’ai sauvé de quelquechose de là-bas pour toi’

Il y a d’autres éléments qui s’écrivent séparément, à savoir :

- les extensions ‘corporelles’ très productives *vo* ‘corps, soi’ (en générale marque de réflexivité), *ghar* ‘tête’ et *ma* ‘bouche’, par exemple:

mbad’ vo (lit. *changer-corps*) ‘changer (à qqch d’autre)’

mbad’ ghar (lit. *changer-tête*) ‘retourner’ (centrifuge ‘d’ici là-bas’)

mbad’ ma (lit. *changer-bouche*) ‘changer d’avis’

par exemple les formes *mbədəŋ ma* (*ambədəteŋ ma*), *talar ma* (*tətalakw ma*, *atalata ma*), *dzara ghar* (*adzirige ghar*, *mádzekwege ghar daw*) etc.

- les prépositions *gwa* ‘en bas’, *fətege* ‘en haut’, *bəra* ‘dehors’ et *ege*³ ‘dedans’. Ces derniers sont écrits séparément parce qu’ils sont en fait toujours précédés par les prépositions *ā*⁴ ‘direction vers’ ou *á* ‘lieu ou provenance’:

təwuro agwa ‘ils vont en bas’

tənay ágwa ‘ils sont en bas’

təwara ágwa ‘ils viennent d’en bas’

3.3.3 Clitiques

Le marqueur du pluriel postposé *dī* est écrit séparément, parce qu’il modifie le groupe entier:

wal dī ‘femmes’

wal gi zik dī ‘les femmes du chef’

Pareillement, le marqueur négatif postposé *daw*⁵ régie la phrase entière et ainsi n’est pas rattaché à un mot:

awara daw ‘il n’est pas venu’

awara anawo ənta mota daw ‘il n’est pas venu en voiture hier’

Ainsi de suite pour les marqueurs de topicalisation *du* et *di*, les marqueurs anaphoriques *aha* et *de*, les déterminants *áne* ‘celui-ci’, *atu* ‘celui-là’, le déterminant et marqueur

³ *ege* / *age* fonctionne à la fois comme extension verbale et comme préposition.

⁴ Pourtant, dans l’orthographe le ton moyen n’est pas écrit (voir 3.2.2. sous-section 4)

⁵ Écrit *do* dans l’orthographe de la mission catholique et *daw* par De Colombel. Le comité a décidé qu’ils préfèrent la forme *daw*.

d'appartenance *ahé*, les pronoms possessifs *yo* 'ma, mon', *gwakw* 'ta, ton', *yaŋ* 'sa, son', *gəme / gəli* 'notre (excl./incl.)', *gukuli* 'votre' et *gata* 'leur' et les marqueurs de question *a/ya o/yo vatak*.

Le cas de *yo*

Le pronom possessif *yo* 'ma, mon' se réalise souvent dans la langue parlée comme [i] : [*mbaŋ yo*] 'mon père' [*mbaŋ i dī*] 'mes pères (mes ancêtres)'. Afin d'éviter la confusion avec la marque du génétif *i*, nous proposons d'écrire cette forme du pronom possessif *yo* comme *yi*. Ainsi, *mbaŋ yo* 'mon père' *mbaŋ yi dī* 'mes ancêtres'.

Le cas de *daw*

Le marqueur négatif *daw* peut être combiné avec les marqueurs de topicalisation *dū* et *dī*, où avec lui même, quand il s'agit de deux éléments à nier dans les phrases qui le précède. Dans ce cas, dans la langue parlée, il est réduit à [də]. Le comité a voulu que cela apparaisse dans l'orthographe:

ana m- á-wara dā- di, am- á- giya may?
 si 3sS-F-venir NEG TOP 1pS-FUT-faire quoi
 'S'il ne vient pas, qu'est-ce que nous allons faire?'

Yesu aŋgay: "Ni war i Malafto" dā daw
 Jésus il-dit moi enfant de Dieu NEG NEG
 'Jésus n'a pas dit qu'il n'était pas le fils de Dieu'

Le cas de *de*

Dans la langue parlée, le marqueur anaphorique *de* subit la même contraction que *daw*, la seule différence étant le ton:

Kəfakoma nəvəlar a wal aha dā vatak? (dāw)
 Tu ne veux pas que je le donne à la femme dont on a parlé tout à l'heure?
Kəfakoma nəvəlar a wal aha dá vatak? (dé)
 Tu veux que je le donne à la femme dont on a parlé tout à l'heure?

Puisqu'on ne marque le ton ni avec l'un, ni avec l'autre de ces deux mots (*de* porte invariablement le ton haut, *daw* le ton moyen qui est souvent baissé au ton bas, mais sans changement de sens), il est nécessaire d'indiquer la différence dans l'orthographe. Ceci ne présente pas de problème en suivant notre règle de ne pas réduire les voyelles (voir 3.3.1), à la seule exception de *daw* → *dā*. Ainsi, les phrases ci-dessus s'écriront*dā vatak?* pour *daw* et*de vatak?* pour *de*.

Plusieurs combinaisons de clitiques son possibles. Le tableau qui suit montre comment nous proposons de les écrire:

	daw	de	di/đu
négatif <i>daw</i>	<i>də daw</i>	<i>de daw</i>	<i>di daw</i>
marqueur de topicalisation <i>di / đu</i>	<i>dədi</i>	<i>de di</i>	<i>dide</i>
	<i>dəđu</i>	<i>de đu</i>	
interrogatif 1 <i>yo</i>	<i>diyo</i>	<i>de yo</i>	
interrogatif 2 <i>ya</i>	<i>diya</i>	<i>de ya</i>	
interrogatif 3 <i>vatak</i>	<i>də vatak</i>	<i>de vatak</i>	

Il y a aussi le “marqueur de confirmation” *duwa* ‘n’est-ce pas’, très fréquent dans la conversation, que le comité propose d’écrire en un mot.

3.3.4 Combinaisons des mots

Il n’est pas possible de donner des règles pour la division des mots dans tous les cas. D’où le problème qu’une combinaison de mots donnée pourrait être une combinaison *ad hoc* ou déjà figée. Le mot *ghay* ‘maison’, par exemple, peut bien se combiner avec le nom de n’importe qui pour former ‘la maison de...’. A ce moment là, on considère qu’il s’agit d’une phrase et pas d’un mot et on divise comme on a vu ci-dessus: *ghi Hwəndəba*, *ghi Abba*. Dans d’autres cas, comme ‘l’église’, en ouldémé *ghi salay* (*ghay i salay* ‘maison de prière’) on pourrait hésiter entre la forme à deux mots ou *ghisalay*. Pourtant, dans le cas de ‘l’arbre’, en ouldémé littéralement ‘maison d’une chose’ *ghay i anaŋ*, prononcé [ɣinaŋ], ou ‘la veine’, en ouldémé ‘maison du sang’ *ghay i əmiz*, on aura tendance à préférer un seul mot, *ghinaŋ* et *ghimiz*, puisqu’il s’agit des formes figées, et personne ne pense plus à une maison de quelque chose.

Il est alors bien évident qu’il faut traiter de tels cas individuellement, ce qui ne peut pas être détaillé dans un document comme le présent ouvrage. Pour cette raison, les détails de chaque cas seront expliqués dans le dictionnaire, et les élèves et toute autre personne intéressée peuvent s’y référer. C’est-à-dire, pour savoir s’il faut écrire *anaŋ ahar*, *anaŋhar* ou *anaŋ i ahar*, s’il vaut mieux diviser comme *maŋ sla* ou rattacher comme *maŋsla*, on consultera le dictionnaire.

3.4 Ponctuation

Les conventions de ponctuation françaises seront observées, puisque c’est le système qui est connu par tous les alphabétisés parmi les ouldémé. A propos des virgules, bien que, dans la langue parlée, on fasse une petite pause après les marques de topicalisation *di* et *đu*, on propose de ne pas insérer de virgule, puisque la marque elle-même sert d’indication de pause.

3.4.1 Citations

Les citations sont introduites par deux points (:) suivis de la citation même entre guillemets “ ”. Ceci suit la convention adoptée par la mission catholique.

Yezu ahənərege: “A mi Musa ge du, tepako təŋgi əmay?”

Les paroles de chaque participant dans un dialogue sont introduites, ouvertes et fermées de la même manière que pour le premier participant.

3.4.2 Majuscules

L'orthographe de la mission catholique n'employa des majuscules que pour les noms propres. La présente proposition préfère de suivre la convention française, à savoir utiliser les majuscules au début des phrases.

4. TEXTE EXEMPLE

Ata awak ənta təmbak ghar kəra

Bak ani di dagwadagwa dī ata makar - təmbak, awak, kəra - tóhwal vo a sawaday ge.

I wura diwa di təhwalako vo aka sek, uway kəni ənta anaṅhar yaṅ ákà vo, məwuro məgus mota áka ma baram. Bak ane tənzi aka ma baram di mota adza ghar. Mahar ane mərez məbakay mota apəratara ane tətsatsakw ákà tsekəl i meltivi di awara atsatsakwaltawo, ahənetege: “Tsakəwuro akele?” “Tsaməwuro aka Makwal,” təhənerəge. Mazliyaṅ ahe mərez i mota de ahənetege: “Tsakali məwuro aka Makwal di dərmok zlam aka mərez”. Katatu di təmbak ahwalaro bəra yayaṅ dərmok zlam, kəra kəni azakara bəra mbasl i dəbu yaṅ nde təhwal təpar a mərez i mota. Awak di mbatsa siṅgu yaṅ ani daw. Mərez i mota apereṅ ane dəbu i dərmok zlam á ahar yaṅ age ve di ahənetege: “Tsəmaray a mota ge”. Tseri awak di atsəlaray teṅwa gata ve. Ham mərez i mota abeṅge aku a mota ge, nde təsliyo.

Ane tənzi aka aslam ane tóslaro gwa di awak, nat ane asərafawo siṅgu də di aghwar agwa dzaka awiyawiya, atuway. Ama slal ane ata bəretsiyo di təwara gwa i ghaṅkala gata adaba təferge siṅgu gata ve. Mərez i mota, mahar ane apərata təslaro gwa di maṅgay “Nəsliyo”. Ama kəra ane mənṅgaraha səli dərmok zlam yaṅ aləkwahoṅ di ahənerəge: “Sefer! Ŋgirəhiniri siṅgu yi tsa ni” di sefer ahənerəge: “Siṅgu awele malamaṅ gukuli seleṅ atuway aṅgəla məfawo wele?” aṅgay. Nde abeṅge aku a mota yaṅ ge, asliyo. Mazliyaṅ ahe kəra aha abakay mota aka avəzay aka avəzay, “Nəgus məvəli siṅgu yo” aṅgay.

Henene ahne, ana tsaməpəreṅ təmbak aṅgətsar a mota dədi “Adaba mərez i mota awəli i gwadar o?”, aṅgay. Awak ane atsineṅ məghuluviyi mota di “Sefer məndiwih i gwadar yaṅ” aṅgay, natahtu atuway. Nde ana tsaməpəreṅ kəra abakay mota aka avəzay aka avəzay di awalaṅ gwadar yaṅ aslam sefer i mota ge.

Annexe

1) Exceptions à la règle de palatalisation, selon laquelle **s, z, ts** et **dz** deviennent, respectivement, **ʃ, ʒ, tʃ** et **dʒ**:

orthographe	phonétique	glose
hərziya	[hərʒa]	‘bientôt’ (mandara)
aziŋwa	[aʒuŋwa]	‘âne’ (mandara)
sehi	[ʃahi / ʃehi]	‘thé’ (arabe)
sekaslər	[ʃakaʃər / ʃekaslər]	‘travail’
siŋgu	[ʃuŋgo]	‘argent’ (foulfouldé)
zip	[ʒəp]	‘jupe’ (français)
əntsew	[əntʃaw]	‘je n’ai aucune idée’
ghatsika	[ʒatʃka]	‘éternouiller’
dzeka	[dʒaka]	‘concours’
atsihwi	[atʃuhwi]	‘porc épic’
siwitya	[ʃuwita]	‘en haut’
atsiwir	[atʃuwir]	‘corde d’un instrument’
avenziyavenziya	[avendʒavendʒa]	‘bébé’
bəretsiyo	[bretʃo]	‘deux’

Dans d’autres cas à réalisation palatale on trouve des variations dans les voyelles entre [i] et [ə] ou [e] et [a], par exemple: asena / asana ‘allumette’. De plus il y a quelques instances de **s, z, ts** et **dz** qui, bien que dans l’environnement des voyelles antérieures **i** et **e**, sont réalisées comme les allophones non-palatalisés. Par exemple **si** [si] ‘scie’ et **zi** [zi] ‘excrément’.

2) Paires minimales

Verbe/verbe

<i>tsāl</i>	monter	<i>tsəl</i>	appeler qqn par son nom
<i>bāz</i>	aiguiser	<i>bəz</i>	uriner

Substantif/substantif

<i>ḅārəv</i>	giron	<i>ḅārəv</i>	colère
<i>āslāsl</i>	os	<i>āslāsl</i>	bois à brûler
<i>ḅāzlām</i>	chapeau en paille	<i>ḅāzlām</i>	protecteur
<i>ākḅār</i>	reins	<i>ākḅār</i>	Pierre
<i>mālāmó</i>	fraternité	<i>mālāmó</i>	pâte à manger
<i>māḅḅwàrò</i>	mangue	<i>māḅḅwàrò</i>	gros haricot
<i>āmād</i>	vent	<i>āmād</i>	haricot

Verbe/substantif

<i>wār</i>	faire mal	<i>wār</i>	enfant
<i>fāt</i>	germer	<i>fāt</i>	soleil
<i>hās</i>	manger la boule sans sauce	<i>hās</i>	engobe

Substantif/qualificatif

<i>kūlēd</i>	morceau de poterie	<i>kūlēd</i>	loin
--------------	--------------------	--------------	------

5. RÉFÉRENCES

De Colombel, Véronique

1986 *Phonologie quantitative et synthématique. Avec application à l'ouldémé, langue tchadique du Nord-Cameroun*, SELAF

1996 *Langue Ouldémé. Précis de grammaire, texte de référence, lexique*, Association Linguistique Africaine

Frajzyngier, Zygmunt

1998 *Grammar of Hdi*, (sous presse)

Kinnaird, William

1997 *Ouldeme Tone Sketch*. SIL, Yaounde.

Provoost, Pierre & Pierre Koulifa

1987 *Essaie sur la langue uldémé*, (Archives d'Anthropologie 30); Tervuren

Tadadjeu, Maurice & Etienne Sadembouo

1984 *Alphabet Général des langues camerounaises*, Yaoundé, Collection Propelca

